

---

Irène Kuhn et Sybille Muller

## **Des master-classes à l'université ?**

En mars 1997, nous avons organisé en partenariat avec le Studiengang für Literaturübersetzen de l'université Heinrich Heine de Düsseldorf une rencontre franco-allemande consacrée à la pratique de la traduction littéraire<sup>1</sup>. À Cluny, dans la Maison de l'Europe mise à leur disposition par le Conseil international de la langue française, les participants ont travaillé cinq jours durant en séminaires et ateliers sur des textes divers avec des traducteurs littéraires professionnels ; ils ont rencontré des auteurs et leurs traducteurs, confronté leur expérience d'étudiants de nationalité et de formation différentes.

Plus précisément, nous avons prévu trois grands axes de travail – théâtre, sciences humaines, littérature de fiction. Pour chacun d'entre eux, les étudiants ont travaillé sur des textes (dont ils avaient pu prendre connaissance quelque temps auparavant), d'abord par groupes binationaux, avec un traducteur allemand ou français, puis en séances plénières – avec mise en commun des problèmes et des solutions –, à la suite desquelles chacun des traducteurs proposait une conférence. Les invités étaient respectivement : pour le théâtre, Heinz Schwarzinger, pour les sciences humaines, Pierre Deshusses et Josef Winiger, pour la littérature de fiction, Bernard Lortholary et Yla von Dach. Il y a eu aussi une table ronde avec Pascale Roze et ses traducteurs en allemand, Irène Kuhn et Ralf Stamm, ainsi qu'une conférence de Doris Mendlewitsch, lectrice d'édition, sur les rapports entre le traducteur et le lecteur dans

---

(1) Cet article reprend, sous une forme abrégée et légèrement modifiée, l'essentiel d'une communication faite lors du symposium international « Übersetzerische Kompetenz » en mai 1997 à l'École de traducteurs de Germersheim.

l'édition allemande. L'écrivain (et traducteur-éditeur) Hans Magnus Enzensberger a honoré de sa présence très active deux de nos journées. Enfin, une excursion sur les traces de Lamartine a servi de prétexte à l'étude critique des premières traductions allemandes du poète par Gustav Schwab. Il va de soi qu'un grand nombre de questions fort diverses a été abordé, tant à l'occasion du travail en atelier qu'au cours des débats qui ont suivi les conférences<sup>2</sup>.

Pour nous, enseignantes à l'université de Strasbourg, il s'agissait d'une innovation à plus d'un titre, issue d'une situation paradoxale : une part importante de notre enseignement est consacrée en effet à la traduction de textes plus ou moins littéraires, telle qu'elle est de tradition dans les cursus universitaires français de langues vivantes ; par ailleurs, bien que nous ayons l'une et l'autre été formées initialement dans ces mêmes cursus, nous avons chacune une expérience assez importante de la traduction littéraire professionnelle, en littérature de fiction, de théâtre ou de sciences humaines. Quant aux étudiants strasbourgeois participant à cette rencontre, tous volontaires, tous titulaires au moins de la licence d'allemand, ils ne se destinaient pas en général à la pratique professionnelle, à la différence de ceux de Düsseldorf ; comme ils n'avaient jamais auparavant pratiqué la traduction autrement que dans les groupes de travaux dirigés de l'université, il nous a fallu improviser des ateliers de traduction afin de les initier et de les préparer à cette rencontre : séances d'environ quatre heures, travail en commun sur des textes étendus, bien entendu pas de sanction ni d'évaluation. C'est ainsi que nous avons tenté de mettre en œuvre une forme d'enseignement de la traduction littéraire qui, à partir de notre pratique de ces exercices très anciens et traditionnels que sont le thème et la version, intègrerait notre expérience extra-universitaire et s'ouvrirait sur une approche différente de ce phénomène particulier dans le domaine de la littérature qu'est la traduction.

L'exercice universitaire auquel nous nous livrons avec nos étudiants, notamment dans le cadre de la préparation aux concours, CAPES et agrégation, porte sur des passages assez brefs de textes littéraires, vieux de moins d'un siècle en général, extraits de leur contexte. Les textes choisis offrent certes un éventail relativement vaste

---

(2) Les actes de cette rencontre, avec notamment le texte des conférences, seront publiés prochainement.

de niveaux de langue, de styles, etc., mais n'en servent pas moins souvent de prétexte à un enseignement purement linguistique... lequel est forcément mal adapté. Les critiques ne manquent pas, reprochant à l'exercice d'être trop empirique, trop flou, abordant les problèmes linguistiques au hasard de textes qui évidemment n'ont pas été écrits dans une intention didactique : impossible, dans ces conditions, de bâtir un « plan de cours », un enseignement méthodique. Dans cette optique-là, la question de l'évaluation, omniprésente dans le cadre de l'enseignement universitaire, sera hantée par le fantasme scientifique de l'objectivité absolue : texte découpé en séquences de plus en plus brèves en vue de la notation, « difficultés » (du moins celles qui sont prévisibles) répertoriées, détermination et classement des « solutions » envisagées, et tout ce qui ne peut entrer dans cette grille sera donc nécessairement négligé, ou du moins sous-évalué – c'est-à-dire tout ce qui relève de l'écriture proprement dite : l'aspect esthétique du texte, bien sûr, mais aussi les éléments stylistiques tels que les divers types de connotations, les éléments prosodiques, ou encore tout simplement la cohésion de l'ensemble, la continuité et la cohérence de l'écriture et de la pensée.

Comme il se doit, il nous a donc fallu « créer notre terrain en marchant », c'est-à-dire qu'après nous être donné le cadre très informel d'un « atelier » de traduction, nous avons tenté d'y utiliser notre expériences des interactions entre l'enseignement universitaire et nos traductions littéraires. En gros, nous avons déjà reconnu la valeur pédagogique du « bricolage » non méthodique, sans « plan de cours », dans la mesure où il permet de montrer à l'apprenti traducteur comment se mettre à l'écoute des textes à traduire ; mais à la condition d'introduire dans l'empirique ce que nous avons appris dans notre pratique, à force de traduire : une réflexion, même fragmentaire, même discontinue dans son contenu, mais répétée et constante, sur les mécanismes de passage et d'équivalence, sur la manière dont se construit la cohérence d'un texte, sur les degrés d'équivalence et sur la relativité de toute traduction. À la condition, en somme, de travailler non sur ce que l'on *doit* faire, mais sur ce que l'on *peut* faire. Bref, il nous est apparu que nous devons tirer ce type d'exercice, que nous ne voulions pas sacrifier, non pas dans le sens de la linguistique, normative ou descriptive, mais vers le domaine de la littérature, par le biais notamment d'une stylistique comparée qui n'osait pas toujours dire son nom.

L'occasion nous a donc été donnée, dans ce cadre nouveau et non institutionnel, de réfléchir sur la possibilité d'un enseignement de la traduction littéraire à objectif plus ou moins professionnel, c'est-à-dire qui viserait essentiellement la production de traductions étendues, pour des *lecteurs* et non des *correcteurs*. L'apport universitaire, c'est un travail plus systématique, une pratique soutenue par la réflexion et quelques connaissances, l'utilisation (très modérée) d'une terminologie adéquate. Mais surtout, nous avons trouvé dans ce travail en atelier une très grande liberté stratégique, terme que nous préférons à celui de « pédagogique » : il s'agit en effet de créer des conditions pratiques et matérielles telles que l'objectif lui-même du travail se déplace. Ces conditions ont été, essentiellement, le travail en commun (au stade de la préparation et lors des séances de travail proprement dites), la pratique du texte étendu, textes entiers ou passages assez longs, rapportés à l'ensemble de l'œuvre, durée des séances assez longue pour permettre une réflexion tranquille et pour aborder une variété assez grande de problèmes. Sortant du système d'évaluation positif/négatif, ou, pire encore, juste/faux, nous avons vu se mettre en place un système de critique (mutuelle) fondée sur la réflexion collective. La pratique du texte étendu a donné nécessairement la prépondérance à l'équivalence d'effet sur l'équivalence linguistique formelle. La lecture « en spirale » ou « vagabonde », la flânerie à l'intérieur d'un texte, interdite par l'extrait court, permet de faire découvrir *in situ* comment fonctionne le principe de compensation, par exemple en déplaçant tel ou tel élément sémantique ou stylistique à l'intérieur du texte, c'est-à-dire en considérant celui-ci comme un ensemble. On évite ainsi le pointillisme fatal de la traduction scolaire, de l'approche micrologique qui néglige l'effet de texte, la dimension stylistique, pour procéder à une approche globale, qui est en fait une sorte d'aller-retour entre le tout et ses parties, entre l'ensemble et le détail. « Dieu est dans les détails », disait Aby Warburg, entendant par là ces éléments particuliers de l'œuvre d'art, dont chacun pris isolément n'a de sens que si on le rapporte à l'ensemble du tableau, qui lui-même ne peut se construire sans eux. Et de même que l'analyse des détails interdit que la perception globale de l'œuvre se limite à une vision subjective ou vague, la pratique du texte étendu a permis d'enrichir par une analyse approfondie, voire minutieuse de certains « détails » la compréhension d'autres « détails », et donc de révéler la polysémie spécifique de tout texte littéraire. Plus trivialement : bien souvent, en coupant les cheveux en quatre, c'est-à-dire en multipliant les interprétations, nous avons mis à jour les richesses cachées d'un texte. En

ce sens, on peut dire que la traduction littéraire est une opération proche de la lecture et de l'interprétation des textes et, du moins au stade du décodage, une pratique de type herméneutique. Autrement dit, arrivés au bout de ce chemin créé en marchant, il ne s'agissait plus de produire une preuve-échantillon de compétence ou de savoir, mais un texte équivalent, un autre texte.

En conclusion, nous avons pu constater que l'exercice de traduction universitaire, qui se veut résolument « pratique », c'est-à-dire non magistral, non théorique, demeure en fait empirique, flou, et débouche sur l'arbitraire – parce qu'il vaut en réalité ce que l'enseignant en fait – et sur l'incertitude quant à ses fins. Paradoxalement, l'enseignement en atelier, plus libre, est aussi plus centré sur ses objectifs, car il ouvre un espace pour aborder des questions spécifiques de traductologie, de la plus triviale ou la plus technique, à la plus complexe et la plus ambitieuse (par exemple : à quoi sert une traduction ? Quel rapport y a-t-il entre la langue et la pensée ? Comment ça marche ?!).

Après avoir pratiqué la traduction, après l'avoir enseignée, nous nous sommes évidemment posé la question cruciale et inévitable de savoir si la traduction peut valablement s'enseigner. Nous ne pouvons répondre que par oui, sauf à nous renier nous-mêmes, mais en ajoutant : comme la musique – et pour filer la métaphore, le travail en atelier pourrait se comparer à des master-classes : il faut pratiquer son instrument avec constance, s'exercer au déchiffre rapide mais aussi travailler avec soin certains passages, écouter attentivement les bons auteurs, acquérir et mettre en œuvre quelques connaissances théoriques et, bien sûr, développer et enrichir sa sensibilité, aussi bien par la fréquentation en soliste des textes que par la pratique collective. Comme en musique, l'essentiel est dans la pratique, soutenue par un minimum de réflexion, dans la confrontation avec les autres, et finalement aussi dans la prise en compte de la part d'impondérable que comporte toute œuvre d'art.